

## Activité 1

Pour chaque extrait, identifiez le système métrique et de rimes :

### Ballade pour prier Notre-Dame

Dame du ciel, régente terrienne  
Emperière des infernaux palus,  
Recevez-moi, votre humble chrétienne,  
Que comprise sois entre vos élus,  
Ce nonobstant qu'onques rien ne valus.  
Les biens de vous, ma Dame et ma Maîtresse,  
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse,  
Sans lesquels biens âme ne peut mériter  
N'avoir les cieus. Je n'en suis jangleresse :  
En cette foi je veux vivre et mourir.

À votre fils dites que je suis sienne ;  
De lui soient mes péchés absolus ;  
Pardonne-moi comme à l'Égyptienne,  
Ou comme il fit au clerc Théophilus,  
Lequel par vous fut quitte et absolus,  
Combien qu'il eût au diable fait promesse.  
Préservez-moi de faire jamais ce,  
Vierge portant, sans rompure encourir,  
Le sacrement qu'on célèbre à la messe :  
En cette foi je veux vivre et mourir.

Femme je suis pauvrete et ancienne,  
Qui rien ne sais; onques lettre ne lus.  
Au moutier vois dont suis paroissienne  
Paradis peint, où sont harpes et luths,

Et un enfer où damnés sont boullus  
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.  
La joie avoir me fais, haute Déesse,  
À qui pécheurs doivent tous recourir,  
Comblés de foi, sans feinte ni paresse :  
En cette foi je veux vivre et mourir.

Vous portâtes, digne Vierge, princesse,  
Jésus régnaant qui n'a ni fin ni cesse.  
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,  
Laisa les cieux et nous vint secourir,  
Offrit à mort sa très chère jeunesse ;  
Notre Seigneur tel est, tel le confesse :  
En cette foi je veux vivre et mourir.

François Villon

2

### **A une femme**

A vous ces vers de par la grâce consolante  
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux,  
De par votre âme pure et toute bonne, à vous  
Ces vers du fond de ma détresse violente.

C'est qu'hélas ! le hideux cauchemar qui me hante  
N'a pas de trêve et va furieux, fou, jaloux,  
Se multipliant comme un cortège de loups  
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante !

Oh ! je souffre, je souffre affreusement, si bien  
Que le gémissement premier du premier homme  
Chassé d'Eden n'est qu'une églogue au prix du mien !

Et les soucis que vous pouvez avoir sont comme  
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi,  
– Chère, – par un beau jour de septembre attiédi.

Paul Verlaine (1844-1896) Poèmes saturniens

### **Marine**

Les chars d'argent et de cuivre –  
Les proues d'acier et d'argent –  
Battent l'écume, –  
Soulèvent les souches des ronces.  
Les courants de la lande,  
Et les ornières immenses du reflux,  
Filent circulairement vers l'est,  
Vers les piliers de la forêt, –  
Vers les fûts de la jetée,  
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

Arthur Rimbaud, Illuminations

3

### **Activité 2**

Identifiez à quel genre littéraire appartient chaque extrait. Justifiez votre réponse.

#### **Extrait 1**

*SCÈNE PREMIÈRE.*

Antiochus, Arsace.

**ANTIOCHUS.**

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,  
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.  
Souvent ce cabinet superbe et solitaire,  
Des secrets de Titus est le dépositaire.  
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,

Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.  
De son appartement cette porte est prochaine,  
Et cette autre conduit dans celui de la reine.  
Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,  
J'ose lui demander un entretien secret.

**ARSACE.**

Vous, Seigneur, importun ? Vous cet ami fidèle,  
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?  
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois ;  
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois :  
Quoi ! Déjà de Titus épouse en espérance,  
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

**ANTIOCHUS.**

Va, dis-je, et sans vouloir te charger d'autres soins,  
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

**Extrait 2**

4

*ACTE II SCÈNE II.*

Bégearss, Almaviva.

Bégearss, entrant s'arrête, le regarde, et se mord le doigt avec mystère.

**ALMAVIVA.**

Ah ! Mon cher ami, venez donc ! Vous me voyez dans un accablement...

**BÉGEARSS.**

Très effrayant, Monsieur ; je n'osais avancer

**ALMAVIVA.**

Je viens de lire cet écrit ! Non, ce n'était point là de ingrats, ni des monstres ; mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes.

**BÉGEARSS.**

Je l'ai présumé comme vous.

ALMAVIVA, se lève et se promène.

Les misérables femmes ! En se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent... Elles vont, elles vont.... Les affronts s'accablent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines !... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il

refuse au fruit d'un coupable adultère ! Nos désordres à nous, ne leur enlèvent presque rien ; ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité ! Tandis que leur moindre caprice, un goût, l'étourderie la plus légère, détruit dans l'homme le bonheur... Le bonheur de toute sa vie ; la sécurité d'être père. Ah ! Ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes ! Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite ; le paradis, ou l'enfer des familles, dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles

### Extrait 3

Alors survint l'âme du Thébain Tirésias, le sceptre d'or en main. Il me reconnut et me dit : « Descendant de Zeus, fils de Laërte, Ulysse aux mille expédients, » pourquoi donc, malheureux, quittant la lumière du soleil, es-tu venu voir les morts et la région sans joie? Mais éloigne-toi de la fosse, écarte la pointe de ton épée, que je boive du sang et te dise la vérité. » Il parlait ainsi ; moi, je m'éloignai et remis au fourreau mon épée aux clous d'argent. Quand il eut bu le sang noir, l'irréprochable devin m'adressa ces paroles : « C'est le retour doux comme le miel que tu cherches, glorieux Ulysse ; mais un dieu te le rendra pénible ; car l'Ébranleur de la terre ne te laissera point passer, je pense ; il a conçu en son cœur de la rancune contre toi ; il t'en veut d'avoir ôté la vue à son cher fils. Mais, malgré sa colère, vous pourriez encore, au prix d'épreuves, arriver chez vous, si tu veux contenir ton cœur et celui de tes compagnons, dès l'instant où tu approcheras ton vaisseau bien charpenté de l'île du Trident, après avoir échappé à la mer violette, quand vous y trouverez au pacage les vaches et les robustes moutons d'Hélios, qui voit tout et entend tout. Si tu ne leur fais aucun mal, si tu penses à votre retour, vous pourrez encore, non sans souffrir, atteindre Ithaque ; mais si tu les endommages, alors je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons ; et toi, si tu échappes au trépas, tu rentreras tard, en triste état, après avoir perdu tous tes compagnons, sur un vaisseau étranger ; tu trouveras en ta maison de quoi te peiner ; des hommes arrogants, qui dévorent ton bien, en prétendant à ta noble femme et lui offrant des présents de noces.

### Extrait 4

#### Les deux Mulets

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,  
L'autre portant l'argent de la gabelle  
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
Il marchait d'un pas relevé,  
Et faisait sonner sa sonnette :

Quand, l'ennemi se présentant,  
Comme il en voulait à l'argent,  
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,  
Le saisit au frein et l'arrête.  
Le mulet, en se défendant,  
Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.  
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?  
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;  
Et moi j'y tombe et je péris !  
— Ami, lui dit son camarade,  
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :  
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,  
Tu ne serais pas si malade.

### **Extrait 5**

#### Erreur fatale

M. Walter Baxter était un grand lecteur de romans policiers depuis de longues années. Le jour où il décida d'assassiner son oncle, il savait donc qu'il ne devrait pas commettre le moindre impair.

Il savait aussi que pour éviter toute possibilité d'erreur, le mot d'ordre devait être « simplicité ». Une rigoureuse simplicité. Pas d'alibi préparé à l'avance et qui risque toujours de ne pas tenir. Pas de modus operandi compliqué. Pas de fausses pistes manigancées.

Si, quand même, une fausse piste, mais petite. Toute simple. Il faudrait qu'il cambriole la maison de son oncle, et qu'il emporte tout l'argent liquide qu'il y trouverait, de telle manière que le meurtre apparaisse comme un cambriolage ayant mal tourné. Sans cela, unique héritier de son oncle, il se désignerait trop comme suspect numéro un.

Il prit tout son temps pour faire l'emplette d'une pince-monseigneur dans des conditions rendant impossible l'identification de l'acquéreur. La pince-monseigneur lui servirait à la fois d'outil et d'arme.

Il mit soigneusement au point les moindres détails, car il savait que la moindre erreur lui serait funeste et il était certain de n'en commettre aucune. Avec grand soin, il fixa la nuit et l'heure de l'opération.

La pince-monseigneur ouvrit la fenêtre sans difficulté et sans bruit. Il entra dans le salon.

La porte donnant sur la chambre à coucher était grande ouverte, mais comme aucun bruit n'en venait, il décida d'en finir avec la partie cambriolage de l'opération.

Il savait où son oncle gardait son argent liquide, mais il tenait à donner l'impression que le cambrioleur l'avait longuement cherché. Le beau clair de lune lui permettait de bien voir à l'intérieur de la maison ; il travailla sans bruit...

Deux heures plus tard, une fois rentré chez lui, il se déshabilla vite et se mit au lit. La police n'avait aucune possibilité d'être alertée avant le lendemain, mais il était prêt à recevoir les policiers si par hasard ils se présentaient avant. Il s'était débarrassé de l'argent et de la pince-monseigneur. Certes, cela lui avait fait mal au cœur de détruire quelques centaines de dollars en billets de banque, mais il s'agissait là d'une mesure de sécurité indispensable -et quelques centaines de dollars étaient peu de chose, à côté des cinquante mille dollars au moins qu'allait représenter l'héritage.

On frappa à la porte. Déjà ? Il se força au calme, alla ouvrir. Le shérif et son adjoint entrèrent en le bousculant :

« Walter Baxter ? Voici le mandat d'amener. Habillez-vous et suivez-nous.

- Vous m'arrêtez ? Mais pourquoi ?

-Vol avec effraction. Votre oncle vous a vu et reconnu ; il est resté sans faire de bruit à la porte de sa chambre à coucher ; dès que vous êtes parti il est venu au poste et a fait sa déposition sous serment. »

La mâchoire de Walter Baxter s'affaissa. Il avait, malgré tout, commis une erreur. Il avait, certes, conçu le meurtre parfait, mais le cambriolage l'avait tellement obnubilé qu'il avait oublié de le commettre

### **Extrait 6**

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hiéroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles ? Évidemment, au passage de toutes les voitures, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avancait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage était construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui se trouvait en face de ce vieux logis, et paraissait l'examiner avec un enthousiasme d'archéologue. À la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies

relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage.

Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française.

### Extrait 7

Qui pourra me dire pourquoi ma couche me paraît si dure, pourquoi ma couverture ne peut rester sur mon lit ? Pourquoi cette nuit, qui m'a paru si longue, l'ai-je passée sans goûter le sommeil ? Pourquoi mes membres fatigués se retournent-ils en tous sens, en proie à de vives douleurs ? Si quelque amour venait ainsi m'éprouver, nul doute, je m'en apercevrais. Veut-il me surprendre, et ce dieu rusé prépare-t-il contre moi des embûches secrètes ? Voici la vérité : dans mon sein ont pénétré ses flèches aiguës ; le cruel Amour tyrannise ce coeur dont il a pris possession. Lui céderai-je ? ou, par ma résistance, donnerai-je une force nouvelle à cette flamme soudaine ? Cédons-lui : pour qui sait le porter, un fardeau devient léger. J'ai vu, quand on mettait le tison en mouvement, la flamme, ainsi agitée, s'accroître, et je l'ai vue s'éteindre quand le mouvement cessait ; les jeunes boeufs, qui se révoltent contre le premier joug, sont plus souvent frappés que ceux qui, par l'habitude, se plaisent à le porter. On dompte avec le mors le plus dur le coursier dont la bouche est rebelle ; on fait moins sentir le frein celui qu'on voit prêt à voler aux combats. Ainsi l'Amour traite un coeur qui lui résiste encore avec plus de rigueur et de tyrannie que celui qui se reconnaît son esclave.

Eh bien ! je l'avoue ; oui, Cupidon, je suis devenu ta proie. Je tends les mains à mon vainqueur, et demande à lui obéir. Il ne s'agit plus de combattre la paix et mon pardon, voilà ce que j'implore. D'ailleurs, il n'y aurait pas de gloire pour toi à vaincre, les armes à la main, un homme désarmé. Que le myrrhe couronne ta chevelure ; attelle les colombes de ta mère ; Mars lui-même te donnera le char qui te convient. Tu le recevras aux acclamations d'un peuple qui chantera tes exploits ; alors, jeune triomphateur, tu paraîtras guidant avec adresse tes oiseaux attelés. Derrière toi marcheront de jeunes garçons enchaînés avec autant de jeunes filles ; telles seront la magnificence et la pompe de ton triomphe. Moi-même, ta dernière victime, je te suivrai avec ma récente blessure ; esclave volontaire, je traînerai ma nouvelle chaîne. Ensuite viendront, les mains liées derrière le dos, la bonne Conscience, la Pudeur, et tous ce qui ose lutter contre toi. Tu feras tout trembler sur ton passage ; le peuple, les bras tendus vers ton char, criera à haute voix "Triomphe !" Tu auras à tes côtés les Caresses et la Fureur, cortège qui te suit toujours. C'est avec cette milice que tu soumets les hommes et les dieux ; privé de tels auxiliaires, tu serais sans pouvoir. Fière de ton triomphe, ta mère y applaudira du haut de l'Olympe ; et ses mains verseront sur son fils une pluie de roses. Les pierreries brilleront sur tes ailes ; ta chevelure en sera chargée, et, tout resplendissant d'or, tu feras voler les roues dorées de ton char. Alors, si je te connais bien, tu enflammeras encore mille coeurs ; alors tu feras, à ton passage, de nouvelles blessures. Tu le voudrais en vain ; le repos n'est pas fait pour tes flèches ; ta flamme brille jusqu'au sein des eaux. Tel était Bacchus quand il soumettait les terres que baigne le Gange. Des oiseaux peuvent traîner ton char ; au sien il fallait des tigres. Puis donc que je puis faire partie de ton divin triomphe, ne va point perdre les droits que la victoire te donne sur moi. Contemple les succès de César ton parent ; il protège, de la main qui les a vaincus, ceux dont il fut le vainqueur.